

« India song » Une sonographie

Michel Vaïs

Number 14 (1), 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28928ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaïs, M. (1980). « India song » : une sonographie. *Jeu*, (14), 68–70.

«india song»: une sonographie

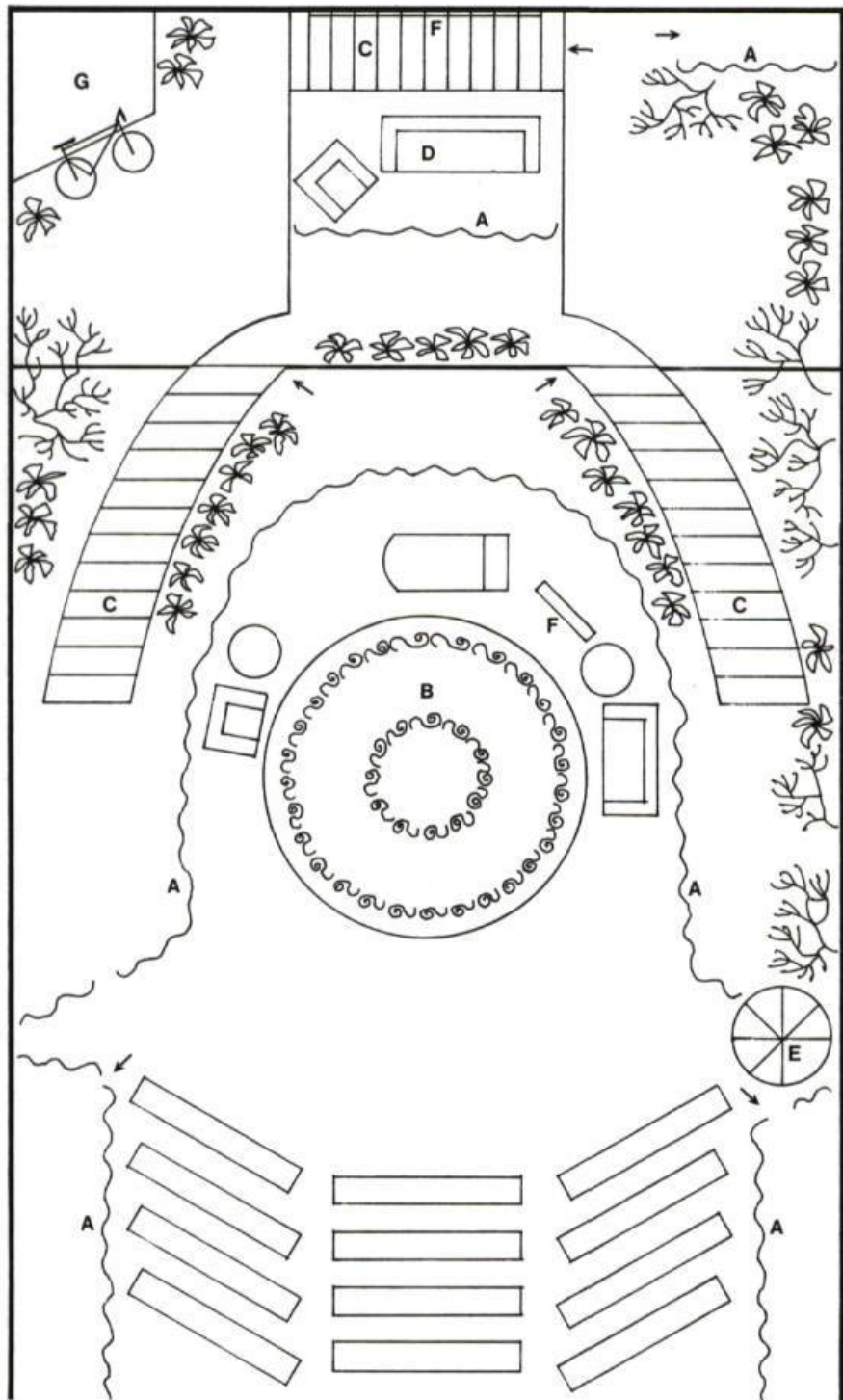


India Song de Marguerite Duras. Mai 1979. Michel Décarie, Michel Vaïs; Gilles Bourgeois (assis); Thérèse Isabelle, Alexandre Lee, Louise Cartier, Louise Laurent, Johanne Pellerin, Johanne Rivard.

India Song offrait au metteur en scène Jacques Crête un défi de taille: aucune parole ne devait y être prononcée sur scène, selon le texte auquel l'Eskabel est d'ailleurs resté plus fidèle que Marguerite Duras elle-même dans le film du même nom¹. Il fallait donc, pour éviter la monotonie, déployer la parole dans l'espace et multiplier les foyers sonores audibles dans le bâtiment.

Pour l'importante scène de la réception, le public avait visuellement accès au salon principal et aux jardins et escaliers qui l'entourent et le surplombent. En parcourant longuement les lieux en silence, les comédiens sensibilisaient le

1. Quoique pas précisément sur cet aspect, de courtes conversations ayant été données *de visu* (mais dans la pénombre!). Cependant, le texte dans son ensemble est celui publié chez Gallimard («Texte-théâtre-film») et qui a fait l'objet, à l'écran, de nombreux ajouts et coupures.



Scénographie d'India Song de Marguerite Duras. → : coulisses. A : rideaux. B : salon principal. C : escalier. D : hôtel du Prince of Wales (mezzanine), piano (rez-de-chaussée). E : escalier tournant (descente d'A.M. Stretter). F : miroir. G : tennis.

public à une gamme très riche de variations d'éclairage et de couleurs évoquant la luxuriance de «l'ambassade de France à Calcutta» (sic). Mais en même temps, cet espace s'élargissait considérablement par un aménagement sonore englobant le public latéralement et verticalement. Il y avait ainsi le piano provenant de derrière le salon principal, les orchestres (enregistrement) arrivant des jardins, les chuchotements indistincts de la réception venant de hauts-parleurs aux quatre coins de la salle et des comédiens cachés, et par-dessus tout cela, les multiples bouts de conversation de personnages circulant dans les allées invisibles autour du public, dans le hall d'entrée, sous les escaliers ou dans les petites coulisses au fond de la salle, en haut. Des zones particulièrement reconnaissables auditivement ne servaient qu'une fois: les toilettes, d'où originait le rire de la mendiante; le garage, où hurlait le vice-consul et d'où il tirait au revolver; la cabine technique, où l'ambassadeur (l'éclairagiste), dans un «salon particulier», s'entretenait avec ses invités; etc...

Enfin, au quatrième acte, les rideaux de tulle encerclant le public s'éclairaient par transparence et révélaient les prolongements latéraux des jardins, tandis qu'au lointain, sur une plateforme surélevée, apparaissait l'hôtel du *Prince of Wales* dans toute sa blancheur réverbérée par des miroirs placés sur le mur. Et au cinquième s'ouvrait l'espace du piano, jusque-là caché, pour la scène d'adieu dans la chambre d'Anne-Marie Stretter.

La complexité de l'aménagement sonore et visuel requis explique sans doute qu'il ait fallu cinq ans — et l'Eskabell! — pour que cette pièce soit créée. Même si d'entrée de jeu, déclare l'auteur, tout est faux dans *India Song*², cette fausseté doit, pour accéder à une vérité théâtrale, emprunter d'autres voies que le film. Là où huit comédiens avaient suffi, il y en a vingt au théâtre et les jardins de la maison de Deauville où le film a été entièrement tourné sont recréés ici par une abondante végétation artificielle, ni plus ni moins indienne que l'autre. Quant aux procédés filmiques — *travellings*, gros plans, longs plans fixes, plongées — ils se traduisent par des jeux de lumière dans plusieurs couches de rideaux, par des gestes lents et surtout, pendant la réception, par des pauses/poses silencieuses de trois secondes où seul demeure audible et vivant le «ventilateur de cauchemar».

michel vaïs

2. Il n'y a jamais eu d'ambassade de France à Calcutta, puisque la capitale est New Delhi, ni de consulat à Lahore; le vice-consul doit «rire et parler faux», comme dans «un film mal doublé» et ainsi de suite.